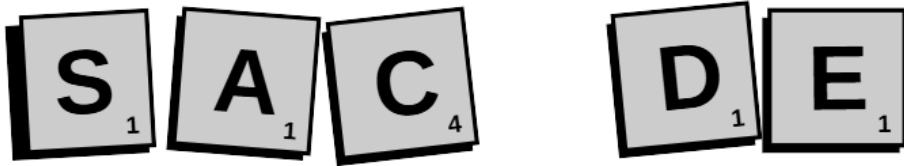


N°5

MARS 2026

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

---



***SPIRALE***

---

**NELLY SANCHEZ ET BERTRAND ROUBY**

## Table des matières

Édito, par Nelly Sanchez .....	3
--------------------------------	---

### Fictions

« Jeu, set, match et jeu », par Marjolaine Paris .....	5
« Enchaîné.e », par Eva Germain .....	8
« Juste une dernière boîte », par Ysaline Cretin .....	11
« Spiral : dans le sang à la lumière », par Cynthia Desquaires .....	14
« De la poussière tu retourneras à la poussière », par Ronaelle Bonniver .....	18
« Spirale infernale », par Victoire Reymbaut.....	20
« Je m'appelle Natan et, enfant, je parlais aux escargots », par Ambre Nekert .....	21
« Une dernière révérence », par Line Joly .....	24

### Poésie

« Spiral », par Julia Carneiro .....	30
« Centripetal (Triptych) », par Conrad Delage .....	33

### Comptes rendus

<i>Le Bleu n'abîme pas</i> d'Anouk Schavelzon, par Amandine Boruta .....	35
Colloque sur la misopédie .....	37

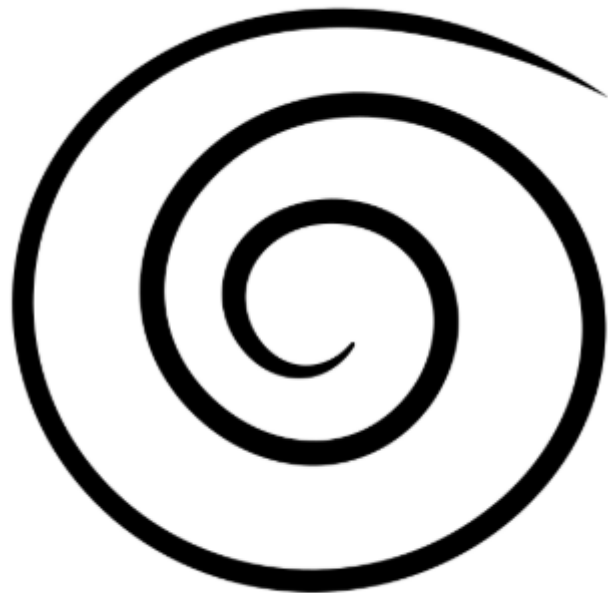
## Edito

« Nous ne tournons pas en rond, nous montons. Le chemin est une spirale ; nous avons déjà gravi de nombreuses marches ». Cette phrase, mise en exergue, est de l'écrivain Hermann Hesse. Bien mieux qu'une classique définition du thème de ce numéro -*Spirale* donc, elle illustre le mouvement irrésistible et irrémédiable qui soutient tous ces textes recueillis. Si tous les protagonistes donnés à découvrir progressent dans leur existence, c'est souvent de leur terme qu'ils se dirigent. La spirale serait-elle donc à appréhender comme une révolution tragique, la forme géométrique du Destin pour nos autrices et auteurs ? A méditer. Comme la citation liminaire d'ailleurs.

Si ce numéro fait la part belle à la fiction, notre rubrique consacrée aux comptes-rendus est également présente.

Qu'on se le dise ! Le prochain numéro sera **RIDICULE**. Oui, c'est le thème retenu. A vous de jouer ! La date limite est le 6 juin 2026.

# ***FICTIONS***









**Enchaîné.e**  
Eva Germain (M1 FABLI)

Je me redressai d'un seul coup, couvert de sueur. Le cœur battant, je tentai d'apaiser ma respiration. Tout était silencieux. Trop peut-être ? La lumière des lampadaires filtrait à travers l'ondulation des rideaux et étirait la silhouette des meubles vers le lit. Encore étourdi, je jetai mes jambes hors des couvertures et frottai mes mains contre mon visage.

Je suis réveillée. Bien réveillée. Respire ma vieille.

*Ma vieille ?* Alors que je balayais d'un regard circulaire la chambre, je remarquai un escargot qui rampait tranquillement entre mes pieds.

Comment il est entré, lui ?

Je portai mon attention sur la vieille poignée ronde de la porte. Mon cœur s'arrêta.

J'en suis certaine, hier soir, je l'ai fermée à clé.

Bizarrement, je le savais. Comment ? Je l'ignorais. Malgré la pénombre, je distinguais nettement la mince fente entre le mur et le battant. Une ombre glissa de l'autre côté.

Ils m'ont trouvée. Ils m'ont retrouvée.

Je me jetai hors du lit et me précipitai sur la fenêtre. À peine l'avais-je ouverte que des voix fusèrent. Vives. Sinueuses. Des voix qui s'entortillaient, qui étouffaient.

La cellule d'isolement. Les bracelets. Leurs silhouettes courbées.

Des souvenirs, ses souvenirs, pas les miens. Je sautai par la fenêtre, atterris sur l'escalier de secours et dévalai aussitôt les marches en colimaçon.

– Là ! Elle est là !

Le froid du métal mordait mes pieds, s'insinuait sous ma peau et j'accélérai encore. *Elle ?* Une détonation me vrilla les tympans. Ils me tiraient dessus ! Ils me tiraient littéralement dessus !

Ils ne sont pas censés me rapatrier vivante, de base ?

Vivant, ça oui, je tenais à le rester. Je dérapai lorsque mes pieds heurtèrent l'asphalte humide et repartis tant bien que mal sur les chapeaux de roues.

Se replier. Retrouver le centre, l'échappatoire.

Une balle siffla et s'encadra dans le mur lorsque je tournai à l'angle de la rue. Pour quelques secondes seulement, ils m'avaient perdu de vue.

Ça peut le faire. Ça va le faire.

Je me ruai sur une plaque d'égout, la soulevai tel un vulgaire rond de carton. Sa force incandescente. Mon esprit brumeux. Le bruit de leurs pas se rapprochait. Je bondis sur l'échelle rouillée, refermai précipitamment la bouche d'égout au-dessus de ma tête et entrepris la descente.

Maudit échelon mouillé.

Mes mains glissèrent et je me retrouvai un mètre plus bas, étalé dans une flaque d'eau croupie. Les murs verdâtres virevoltaient autour de moi. L'échelle s'enroulait, se déroulait.

Allez ma vieille, bouge !

Je fermai les yeux, serrai les dents et me retournai dans un gémissement. Je pris appui sur mes mains pour me redresser. Des pas. Leurs voix. Puis, le silence. Figé dans mon geste, je n'osais plus bouger. Plus respirer. Des gouttes échappées de mes cheveux s'écrasaient au milieu de la flaque dans un terrible ploc. Je ne pouvais lâcher du regard les successions de cercles s'élargissant à chaque impact. Sa témérité volcanique. Mes angoisses abyssales.

Les crises. Les crépitements. Les injections.

Les pas vibrèrent à nouveau au-dessus de moi. Les voix reprurent, s'éloignèrent et disparurent. J'attendis encore. Le souffle pestilentiel des égouts me caressa l'échine et un frisson me secoua les épaules. Je me pinçai les lèvres pour refouler mon envie de vomir.

Rien. Personne. La voie est libre.

Je me remis sur mes jambes et repartis au pas de course.

C'est pas encore gagné. Je les connais.

Étrangement, les égouts, leur labyrinthe de virages, de canaux serpentant dans les entrailles de la ville m'étaient familiers. Terriblement familiers. Sa mémoire, ou la mienne ? Mon cœur tapait dans mes tempes. Le fracas de mes pas percutait le plafond voûté, se mêlait aux clapotis de l'eau. Sans jamais avoir mis les pieds dans ces sous-sols, je savais où j'allais. Elle savait. Je dévalai une poignée de marches, quittai l'odeur pestilentielle des canaux et me glissai dans la brèche d'un mur. Un dernier sprint, une poignée de couloirs sinueux et je m'arrêtai, le souffle court.

Ici, ils ne me trouveront pas. Personne ne connaît ce vieux recoin, pas même les agents d'entretien. Finalement, ça a du bon les fugues.

Les fugues ? Je n'avais jamais fugué, moi. Une lumière diffuse peinait à s'insinuer au travers d'une trappe quelques mètres plus haut. Je pris appui contre le mur poisseux et m'autorisai enfin à souffler.

Cette fois, je les ai semés, mais la prochaine ?

Je fermai les yeux et tentai d'apaiser l'adrénaline qui tourbillonnait dans mes veines.

Je dois me calmer. Il faut que je me calme. Ne pas...

– Je savais que je te trouverais ici.

... m'enflammer.

En un bond, je me retournai. Adossée contre la paroi, une silhouette masculine se découpait à quelques mètres de moi.

– Comment as-tu... ?

– Un rêve.

Il décroisa les bras et s'avança dans ma direction. Une sensation de déjà-vu, d'intimement connu. Je reculai aussitôt, au rythme de ses pas.

– Ne t'approche pas.

La lave. Les vagues. Leur réunion. Puis, le chaos.

Il s'arrêta et pencha la tête sur le côté.

– Alors tu y crois vraiment, toi, à leurs sornettes ?

Ainsi, *il* sait, *lui* aussi. *Il* sait.

Cette voix... Mes poings se crispèrent.

– Pas toi ?

Il franchit les quelques pas qui nous séparaient et la lueur au-dessus de nous dévoila son visage.

Pourquoi se fuir quand tout nous attire ?  
Non. Il ne faut pas. *Lui*, moi, nous. Non. Surtout pas.

– Tu devrais le savoir, non ?

Je me figeai. Ce regard marron aux fragments d'océan ondoyant. Ce regard.

Mon regard.

Ma silhouette.

Ma voix.

Je me relevai d'une traite, trempé de sueur. Un rêve. Évidement. Je me précipitai devant mon miroir et un soupir quitta mes lèvres. Respire vieux, tu rêvais. C'était fini. J'étais bien moi. À nouveau moi. Et non plus *elle*. Je balayai ma chambre d'un regard circulaire. Voilà, ça, c'était réel. Et *elle*, *elle* allait bien. Ce n'était qu'un rêve. Personne ne *la* poursuivrait. Ils ne savaient pas où *elle* se cachait. Moi non plus d'ailleurs. À moins que... Paisiblement, sur mon bureau, un escargot rampait.

**Juste une dernière boîte**  
Ysaline Cretin (M1 FABLI)

**[ VILLE D'ELSEWHERE, 05:00, LUNDI 12 FEV. 2XXX ]**

Les nuits de Nathaniel se composaient d'un lot hasardeux de quelques heures éparses ; aucun réel répit, une fausse promesse de repos noyée sous les réflexions. Ses yeux se perdirent à travers la vitre du salon. Cette ville était bloquée dans un mouvement perpétuel, au moins autant que son sommeil impossible à satisfaire. Au milieu d'une forêt de béton comme celle-ci, il n'y avait aucune seconde accordée à l'hésitation : un doute était un danger, l'inaction une condamnation.

Personne n'attendait qui que ce soit à Elsewhere. Elle vous emportait jusqu'au fond de sa crevasse.

Nathaniel leva les yeux vers la table désorganisée du salon, au-delà des effluves refroidis du café de la veille. Le reste de l'appartement n'avait rien d'élégant ; quelques vestes jetées au hasard sur des dossiers, des chaussures en dehors des placards, les assiettes encore sur la table. La bouteille de vin du repas n'était même pas ouverte. Un bref instant, son attention se reporta vers sa chambre – la petite lueur verte du réveil éclairait à peine la silhouette enfouie sous les draps.

*Il ne l'avait pas réveillé en se levant.* Cela lui fit presque concéder un sourire ; Joshua détestait voir son sommeil interrompu.

Le voyage de sa vision s'acheva sur une lettre froissée. Un courrier que l'on écrasait de rage, jetait à la poubelle, puis rouvrait pour faire face à la réalité avant de l'envoyer encore plus loin hors de sa vue.

*Mise en arrêt de l'inspecteur Nathaniel Fowler, durée indéterminée.*

Peu importait le nombre de fois où Nathaniel avait répété qu'il pouvait continuer, qu'aucun problème ne menaçait sa santé, le capitaine avait tout de même signé. Cette nuit encore, la feuille se froissa entre ses doigts, à la limite d'être déchirée. Les lignes encore rougeâtres couvrant les bras de Nathaniel brillaient sous la lumière des immeubles : il abattit sa tasse de café contre la table.

Rien en ce monde ne justifiait une telle mise au placard. Ce n'était qu'une fatigue passagère après une affaire complexe – toute son équipe s'en remettait, pourquoi serait-il le dernier ?

Il pouvait vivre en se réveillant chaque nuit au milieu de cauchemars.

Il pouvait vivre en portant l'image d'un de ses collègues – *un de ses amis* – flottant sans vie dans le fleuve de la ville.

Il pouvait vivre avec l'échec. N'était-ce pas ce qu'il faisait déjà ?

Le soleil émergeait à peine. Nathaniel s'affaira à ramasser une veste, sa boîte de médicaments, un paquet de cigarettes et ses clés. Il jeta un dernier coup d'œil à sa chambre avant de sortir – *Joshua lui hurlerait sans doute dessus quand il rentrerait, comme d'habitude*. Il finirait par se faire à l'idée de se réveiller sans lui.

L'écartier ainsi de son travail n'était rien de plus que le condamner à la prison ; le silence, la solitude, l'écho de la voix d'un psychiatre le déclarant inapte à continuer. A cela s'ajoutait la culpabilité de laisser Prisca, sa coéquipière, se charger de leurs affaires en cours – pour un membre des forces de l'ordre, être projeté à Elsewhere n'était pas une promotion. Bien que les formes y aient été mises, il s'agissait d'une sanction définitive. Après tout, les équipes réduites donnaient l'impression que leur travail était un accessoire superflu.

*Une pilule par jour, dès que vous vous sentez mal ou que vous faites un cauchemar. N'en prenez pas plus que deux.*

*Ah. Comme si cela pouvait réparer quoi que ce soit.*

La fumée de sa cigarette s'échappa de ses lèvres, s'enroulant sans fin devant son visage : il ne fallait que quelques heures pour disparaître dans cette ville.

**[ VILLE D'ELSEWHERE, 11:00, LUNDI 12 FEV. 2XXX ]**

Ses pas se confondaient avec le bruit des deux médicaments oubliés se rencontrant dans la petite boîte qu'il tenait dans sa main. Les sonneries incessantes de son téléphone n'étaient plus qu'un bruit de fond déplaisant.

Nathaniel ne savait pas dans quelle partie de la ville il s'était arrêté – ni quand il avait cessé de marcher, d'ailleurs. Tout ce qu'il pouvait sentir, c'était le béton froid du mur d'un parking d'extérieur. Il ne voyait que ce dessin sur le mur opposé ; une sorte d'écriture qu'il ne parvenait à déchiffrer. Son bleu délavé finissait par s'estomper ; à travers les yeux de Nathaniel, ce dessin bougeait comme un nuage de fumée de cigarette. Ou bien un torrent – une eau imparfaite, sale, menaçant de l'emporter.

*Il devrait dormir un peu. C'était tout ce qui lui traversa l'esprit.*

Au moment où ses yeux se fermèrent, deux voix se firent plus pressantes que les sonneries perpétuelles de son téléphone – celui-ci qu'il jeta sans conviction à quelques mètres.

« Il est là, je l'ai trouvé.

– Il s'est encore tiré ce matin sans prévenir. Nath ! »

Combien de fois Prisca s'était-elle retrouvée à fouiller les quartiers voisins de bon matin, à la demande de Joshua, pour ramener l'inspecteur chez lui ? La seule estimation de ce nombre faisait soupirer Nathaniel. Les réprimandes et inquiétudes se mêlèrent au torrent du bruit des rues, aux lumières trop fortes pour être distinctes. Il ne sentait même plus leurs bras autour de ses épaules.

Il pouvait au moins deviner ce qu'ils disaient ;

*A quoi est-ce tu pensais encore ? Ça y est, tu t'assures que je dorme, et tu t'en vas dehors ?*

*Ce n'est rien, on va te ramener à la maison.*

*Encore des cigarettes ? Où est-ce que tu avais caché celles-ci ? Je vais mettre des cadenas sur les placards.*

*Le psychiatre avait dit une pilule par jour, pas dix, Nath.*

Les dents de Nathaniel grincèrent au souvenir des mots de son médecin : une pilule comme solution à sa lente noyade. Il lui en faudrait sans doute plus qu'une boîte pour supporter de décevoir ceux qui prenaient encore la peine de venir le retrouver.

**SPIRAL- Dans le sang à la lumière**  
Cynthia Desquaires

Je n'ai jamais su écrire en donnant du sens à mes mots. Je ne savais pas lire le monde. Les mots se renversaient comme des chaises après une bagarre, les lettres se heurtaient et échangeaient leur place. Le b devenait d, le p glissait vers le q. Les phrases s'enroulaient comme des lianes autour d'un tronc invisible. Ma tête était un escalier en colimaçon où chaque marche manquerait d'équilibre. Il avait sa base, mais rien ne la maintenait. Chez moi, tout tourne. Un trouble. Une faille. Pourtant, je me souviens du soir où tout a basculé, où tous les mots ont enfin trouvé un sens. Certaines scènes s'impriment mieux que l'encre. La nuit où j'ai vu cet homme, la spirale a changé de centre.

Ce soir-là, je me suis réfugiée à l'arrière-cour d'un entrepôt, un bâtiment gris que la pluie rongeaient sans jamais le dissoudre. Je fuyais le bruit. Les personnes s'expriment trop rapidement pour moi ; leurs phrases sont des trains que je ne parviens pas à attraper. J'ai besoin de calme. Un coup de feu a déchiré l'air. Le corps s'effondra. Moi, je suis restée debout, incapable de détourner les yeux. Sous la lumière blafarde d'un lampadaire, j'ai perçu l'homme au sol, comme un pantin dont on aurait coupé les fils. Je m'étais figée. Mon cœur battait si intensément que j'ai cru qu'il allait me trahir. Lorsque je l'ai vu, j'ai ressenti de la peur. Son ombre se teintait d'un rouge vif. Je ne voyais que sa silhouette : gigantesque, immobile, presque élégante dans la violence. Le tueur maniait l'arme avec la précision d'un chirurgien, ni colère, ni tremblement, mais une efficacité déconcertante, remarquable. Il aurait pu m'abattre. Je le savais, lui le savait. Un mercenaire, ai-je compris.

Il se pencha vers le corps, ensuite leva la tête et nos regards se croisèrent.  
— Tu me regardes comme si j'étais déjà mort.

La situation me paraissait irréelle, avec des phrases qui, aux yeux des autres, n'ont pas de sens. Je connais ce décalage, comme à chaque fois que je parle. Sourire quand tout s'effrite. Stimuler une compréhension quand chaque mot s'embrouille. Je n'ai pas compris immédiatement. Puis j'ai réalisé que je l'avais perçu comme un homme qui s'effondrait intérieurement, non comme un monstre même s'il restait impassible. Il n'était pas qu'un mercenaire, plutôt un homme organisé autour du vide. Sa violence n'était pas une colère, seulement une discipline. Un moyen d'exister sans ressentir.

Ce tueur m'a amenée chez lui pour me garder sous sa surveillance. L'amour n'a pas frappé comme la foudre. Il s'est infiltré. Le lendemain, nous nous observions comme deux enfants blessés. Lui et moi gardions nos distances. Il dormait peu, parlait peu et je ne dormais pas. Son appartement était vide. Un lieu où le silence était significatif. J'y ai passé la nuit assise sur son sofa, incapable de fermer l'œil. Il ne m'avait pas ligotée, ni même verrouillé la porte.

— Si tu pars, ils te trouveront avant moi, a-t-il dit sans me regarder.

Ils ? J'étais une complication. Le pluriel qui effraie. Le réseau. L'organisation. La mécanique invisible qui commandait ses gestes. Cet homme n'était qu'un rouage, mais précieux. Je ne comprenais pas comment il m'avait vue dans la pénombre. Peut-être que les prédateurs perçoivent les battements affolés, je respirais trop fort. Le destin tourne en spirale jusqu'au vertige. Je faisais des cauchemars, son regard me hantait : ni haine, ni plaisir apparent. Je savais que le néant me terrifiait plus que le flot du sang. La seule chose qui m'empêchait de dormir, c'était : "Il aurait dû me tuer". A la place, il s'était approché.

Une nuit, j'ai hurlé dans mon sommeil. Il est entré dans le salon. Chaque pas s'inscrivait dans un compte à rebours. Le parquet grinçait sous ses pieds. Je voulais courir, mais mes jambes s'y refusaient. Mes pensées, elles, tournaient en rond : je vais mourir, je vais mourir,

je vais mourir — une corde qui s'enroulait autour de moi comme un serpent. Mon esprit embrumé percevait la réalité. Ses yeux étaient d'un gris étrange.

Ma voix était basse, presque douce.

— Tu trembles, t'as peur de moi ?

Je hais qu'on souligne mes failles, néanmoins sa voix n'avait rien d'accusateur. Celui-ci s'est installé, marquant son autorité.

La question flottait dans l'air. J'ai cherché mes mots. Ils se sont cognés.

— J'ai... peur... tu n'éprouves rien.

Il céda la place au silence.

— C'est plus facile.

Facile. Je me suis redressée.

— Non. C'est creux.

Ce mercenaire m'avait dévisagée comme si je venais de le fissurer. Les mots ne venaient pas. Ils se heurtaient dans ma gorge, s'entrelaçaient. Je détestais ces moments où l'on attend de moi une phrase claire dont je n'offre qu'un chaos de syllabes.

— Tu t'appelles ?

— C... Cala ?

Il a répété mon prénom comme s'il le goûtait.

— Cala. Tenax.

Dans sa bouche, mon nom semblait stable. Aligné. Il braqua son arme. Je n'ai pas réagi, pensant que c'était logique. Dans un engrenage, les pièces inutiles sont broyées.

— Tu n'iras nulle part, a-t-il murmuré.

Il m'a tendu la main, et c'est alors que j'ai pénétré dans sa spirale.

Les jours passaient, j'ai essayé de parler. Avec ce mercenaire, ce décalage devenait un espace. Un lieu où le silence avait du sens

— Tu... tu vas me... ?

Je n'arrivais pas à terminer. Les verbes se perdaient. Les temps s'emmêlaient. Il m'observait d'un regard énigmatique.

— Te tuer ? Non. Je ne tue pas les témoins innocents.

J'ai presque ri. L'oxymore me brûlait les lèvres : "mercenaire moral ?" Son regard ne trahissait aucune ironie. Je suis restée par peur puis par intérêt.

Il travaillait la nuit. Disparaissait sans raison. Je n'ai pas eu besoin de demander, je le savais. Tenax revenait avec l'odeur métallique de la pluie et de la poudre.

Un soir, je l'ai surpris à me regarder écrire. Je tenais un carnet. Les lettres dansaient, s'entrechoquaient. J'effaçais, je récrivais. La page ressemblait à un champ de bataille.

— C'est difficile pour toi, a-t-il dit.

Je me suis pétrifié.

— Je suis dys...

Le mot s'est fracturé. Je ne voulais pas lui raconter mes difficultés. Les rires étouffés. Les professeurs impatientés. La honte de lire à voix haute. J'ai appris à me taire. Tenax s'est avancé, a pris le stylo de ma main.

— Dyslexique ? Dysorthographe ?

Je suis resté stupéfait.

— Alors on va trouver une autre façon.

Dès lors, il m'a demandé de lui raconter mes histoires à voix haute. Des histoires inventées de toutes pièces. Il m'écoutait sans m'interrompre. Il lui arrivait de sourire, n'apparaissant plus comme un homme avec une arme.

C'est là que j'ai compris. Tenax n'était pas devenu un mercenaire par goût du chaos. Il s'était adapté à ce monde, ne sachant pas être autrement. Il avait remplacé l'émotion par la mission, la relation par le contrat, la tendresse par la précision. Tenax avait une faille, moi, et

il ne savait pas quel rôle jouer. La spirale a commencé à se resserrer. Un appel. Une voix glaciale au téléphone. Je n'entendais que sa moitié de conversation, mais je voyais sa mâchoire se contracter. Il est resté longtemps immobile.

— Ils savent pour moi ? ai-je chuchoté.

Il acquiesça. Sa réponse tomba au fond de ma gorge.

— Tu aurais dû me tuer.

Il a éclaté d'un rire bref, sans joie. Il répondait sans hésiter, la mâchoire serrée.

— Oui. Je ne retiens personne.

— C'est pas retenir. C'est choisir.

Il m'attrapa par le poignet avec une urgence nouvelle.

— Je sais pas faire ça, Cala.

Sa voix tremblait à peine, mais je l'ai entendue. Je crois qu'à cet instant, je suis tombée. Pas pour un tueur. De celui qui est égaré derrière son arme. Quand son organisation a compris qu'il avait changé, la pression s'est accentuée. Il devenait nerveux. Je voyais une lutte intérieure, rester l'homme qu'il était pour survivre... ou devenir quelqu'un d'autre.

— Tu me rends faible, a-t-il lâché un soir. Tu me rends humain.

Je m'étais figée.

C'était la première fois qu'il posait un mot sur ses émotions. L'amour, chez nous, n'était pas un refuge doux. Chaque geste tendre arrachait une couche de carapace. Chaque nuit partagée était une négociation entre ses ténèbres et ma lumière vacillante.

Je n'étais pas naïve. Je savais ce qu'il avait fait. Je voyais ce qu'il essayait de ne plus être.

Il n'est pas parti. Il a nettoyé ses armes comme on fait ses valises.

— Tu vas partir ?

— Non. On.

On. Le pronom m'a transpercée.

— Ils ne te laisseront pas.

— Je ne leur laisserai pas le choix.

J'ai compris alors que la spirale n'était pas seulement une chute. C'était aussi une force centrifuge. On peut être saisi ou projeté au loin. Il m'a expliqué son plan. Une collision frontale avec ceux qui pensaient le posséder. Je me suis mise à pleurer.

Il s'est approché, a posé sa main sur ma joue.

— Tu es la première chose que je n'ai pas faite pour l'argent.

Ses doigts étaient chauds. Vivants. À cet instant, j'ai su, malgré le sang, la peur. L'amour est parfois une faute d'orthographe magnifique.

Tout s'était déroulé dans un hangar, comme une boucle qui se refermait. Ils étaient là. Ils parlaient et leurs mots claquaient comme des fouets. Face à ceux qui le considéraient comme leur propriété, j'ai vu son ancien lui.

— Tu as oublié qui tu es ?

— Non. Je m'en souviens enfin.

Ces mots ont été plus puissants que les tirs. Je me suis tenue derrière Tenax. Il ne tremblait pas. La fusillade a éclaté. Le monde s'est fragmenté en éclairs, en détonations, en poussière. J'ai cru que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine. J'ai vu les hommes tomber, un par un. Tenax a été touché, le monde s'est contracté. Toute ma peur s'est changée en clarté. Un cri a déchiré ma gorge — le premier mot qui avait trouvé un sens aujourd'hui.

— NON !

Un homme s'était relevé armé. Je ne sais pas d'où m'est venu le courage. Peut-être du centre même de la spirale, là où tout converge. J'ai saisi l'arme à proximité. Mes mains ne tremblaient pas, ni même mon regard. J'ai tiré, non pas pour défendre un assassin, mais pour protéger l'homme qui m'avait choisie ou autre chose de plus profond. Le silence a été plus

assourdissant que le reste. L'homme s'est effondré. J'avais franchi une ligne invisible. Je me suis agenouillée près de Tenax.

— Reste avec moi, ai-je murmuré, les larmes aux yeux, pleurant sans m'en rendre compte.

Pour une fois, les mots ne se mélangeaient pas. Le monde revenait. Il a ouvert les yeux. J'ai regardé autour de nous. Les corps. Le sang. La fin d'une ère. Pour la première fois, mes mots ne sonnaient pas comme un mensonge.

Tenax a survécu, avec des cicatrices qui raconteront à jamais cette nuit. Les autorités ont classé l'affaire comme un règlement de comptes interne. Le dossier s'est perdu dans l'oubli. Nous sommes partis loin. Une petite ville au bord de la mer. Le bruit des vagues pour remplacer celui des tirs.

Il travaille de ses mains, répare des moteurs de moto. Ses gestes sont toujours méthodiques, mais ils redonnent vie au lieu de l'enlever. Moi, j'écris. Les lettres se battent encore. Elles glissent, se rebellent. Cependant, je ne hais plus les mots. Ma dyslexie n'est plus une prison ; elle m'apparaît comme une manière de voir une route en colimaçon vers le sens. J'ai progressivement raconté notre histoire, pas celle du sang, celle de la spirale. J'ai appris une chose : la spirale n'est pas seulement une chute vers l'abîme, c'est aussi la forme des galaxies. La danse des coquillages. Le mouvement de deux êtres qui se rapprochent. On peut s'y perdre. Ou s'y trouver.

Je lève les yeux de ma page. Tenax est là, sur le perron. Il me regarde, refusant encore de croire à la lumière, au miracle.

— Tu écris quoi ?

Je souris.

— Nous.

Le mot tient droit. Toute ma vie, j'ai fui les regards, les lectures à voix haute, les jugements. Lui fuyait ses émotions. Nous étions deux lignes brisées. La spirale ne nous tirait plus vers le bas. Elle nous élevait. Une rédemption. Les mots trébuchent encore. Les phrases se désordonnent, mais je ne me bats plus contre elles. Ma pensée n'est pas droite ; elle est profonde. Elle creuse au lieu de filer. Mon amour m'a appris que je n'étais pas une erreur grammaticale dans le Grand texte de la vie. Quant à moi, je lui ai appris qu'il n'était pas condamné à être une arme. Ensemble, nous formons une courbe. Notre amour n'est pas pur. Nous en sommes pleinement conscients, nous savons d'où nous venons, c'est sur cela que nous tenons.

La spirale n'est pas seulement une chute vers l'enfer. C'est aussi le mouvement intime par lequel deux êtres descendent eux-mêmes dans les abysses... Choisissent, malgré tout, de remonter ensemble des profondeurs.

## De la poussière tu retourneras à la poussière

Ronaelle Bonniver

Madame la Gérante avait toujours été limpide sur ses consignes. Nettoyer le bâtiment de la poussière blanche, pour les invités. Il fallait que chaque pièce soit étincelante de propreté. Alors avec les filles, on s'agenouillait et on frottait. On frottait la poussière sur nos bras, ça la faisait disparaître tandis qu'elle pénétrait lentement notre peau.

Alors on frotte, on frotte. Dans les règles on est censées avoir une pause, au moins pour manger ou se doucher. Mais pas le temps. Alors on frotte, on frotte.

Cerise a disparu aujourd'hui. Une fille de moins, mais peu s'en inquiètent. On frotte, on frotte. Je commence à parler toute seule, je parle définitivement toute seule, ce doit être le début de la folie. Mais j'en ai besoin, même si je ne m'adresse qu'à des mirages, cela m'évite de perdre la tête. Au moins je sais que quelqu'un m'écoute. Les autres filles sont trop occupées pour discuter, à tout le temps nettoyer et s'imprégner de la poussière. Je ne peux pas les blâmer, je le fais aussi. Personne ne parle, le travail se fait dans un silence oppressant, juste coupé par les souffles de l'effort et certains jurons de douleur. Parfois, en des jours chanceux, une fille chantonne ou siffote, et les autres lui répondent en des jours encore plus chanceux. Mais la plupart du temps, on se tait. Pour économiser la salive, et le temps. C'est précieux, le temps. Et en plus Madame la Gérante n'aime pas qu'on fasse trop de bruit, elle dit que ça ressemble plus à un caquètement d'oies qu'à une symphonie.

On pourrait croire que notre organisation est mathématique, mais il n'y a pas plus désordonné que nous. On se jette simplement sur n'importe quel tas de poussière à portée, même les traces les plus infimes. Parfois on se bat pour quelques grammes. En même temps, si vous deviez nettoyer constamment des pièces s'étendant verticalement sur mille millions de kilomètres, vous aussi vous perdriez la tête. Le lieu étonne toujours, mais rapidement on s'y fait. On n'a pas le choix si on veut rester. Ai-je le temps d'expliquer cet endroit ? Merde, je commence à me poser des questions, je gaspille mon temps. Tant pis, si mes pensées finissent gravées dans les murs cela aidera les nouveaux. Mais je devrais continuer à nettoyer...

Le bâtiment est grand, trop grand. Je n'ai jamais vu ni l'extérieur, ni le fond, ni le plafond. Un dédale gris d'escaliers, de couloirs, d'appartements vides. Et tout est couvert de poussière blanche, du sol au plafond, sur les meubles et les draps. Madame la Gérante arpente les couloirs, vérifie qu'on fait bien notre travail. Si l'une est trop paresseuse, ou l'autre trop négligente, elle punit. Quand c'est le cas personne ne regarde, pour gagner du temps. Et puis regarder fait mal. J'ai voulu regarder une fois, quand Capucine s'est fait punir. Elle chantait trop, une ode oubliée à Paris. Je crois qu'elle venait de là-bas mais je suis pas sûre. Moi-même je sais plus d'où je venais avant d'entrer ici. Capucine faisait trop de bruit, et quand je l'ai entendue crier j'ai regardé.

Son visage déchiqueté comme un masque de tissu arraché, ses orbites se creusaient et ses yeux coulaient de ses orbites... Elle avait maigri, à vue d'œil, comme si cent-dix ans s'étaient abattus sur son corps d'un coup. Elle avait vingt ans avant d'être punie. J'ai vu ses cheveux tomber de son crâne par touffes. Quand ses cent-trente ans d'existence se sont achevés, son corps s'est désagrégé en cette belle poussière blanche que nous désirons tant. La poussière a sali un salon.

Madame la Gérante portait maintenant le visage de Capucine. Je n'aurais pas dû regarder, mais bien sûr que je l'ai fait. Trop de secondes durant. Madame avait le visage d'une vieille

femme de soixante- dix ans, sa peau grise comme du parchemin était ridée et grêlée. Ses cheveux clairsemés laissaient apercevoir son crâne couvert de plaques suintantes. Mais elle a rajeuni. Les plaques sont tombées, ses cheveux ont repoussé en une magnifique crinière blanche et indomptée. Ses yeux gris ont retrouvé de leur éclat, comme deux diamants bien polis. Sa peau avait un teint de pêche, la douceur du velours le plus raffiné.

Madame la Gérante était revenue à l'âge de vingt ans.

Son image reste dans la tête, je revois sa beauté à chaque instant. Madame n'a pas aimé que j'ai regardé, alors j'ai été punie moi aussi. Je nettoie les sols du sang s'écoulant de mes yeux. Cela fait trop longtemps que je n'ai plus trouvé de poussière.

Mes os craquent.

Je porte un vieux parchemin défraîchi à la place du visage.

## **Spirale Infernale**

Victoire Reymbaut (L3 LLCER Anglais)

Je marche seule, les pavillons défilent de chaque côté de mon champ de vision, blafards, bruyants, ensoleillés. Je les déteste. Leurs parterres de fleurs me donnent la gerbe, leurs pelouses bien taillées sont ridicules, si je pouvais je mettrais le feu à leurs topiaires. Des enfants braillent, des chiens aboient, des pneus crissent. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je marche seule, les immeubles défilent de chaque côté de mon champ de vision, grisâtres, massifs, trop hauts. Ils ont peut-être été impressionnants à leur construction, ils ont probablement tous une histoire mais aujourd'hui ils sont juste laids : des géants de pierre, de brique, de ciment et d'acier usés par l'eau et noircis par le smog. Des marchands de journaux beuglent le mérite de tel ou tel quotidien, des musiciens de rue grattent une guitare, font pleurer un accordéon, des pneus crissent. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je marche seule, les bicoques défilent de chaque côté de mon champ de vision, brunâtres, sombres, croulantes. C'est exactement le genre d'endroits où je devrais me sentir en danger, si l'on croit ce qu'on dit. Pourtant, je n'ai pas peur. Les gens sont sales, partout des mendiants tendent des gobelets en carton, certains me sifflent, d'autres m'insultent quand je passe devant eux sans un regard, d'autres discutent entre eux en jetant des regards noirs. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je marche seule, les ruines défilent de chaque côté de mon champ de vision, vides, délavées, abandonnées. Le ciel a changé de couleur, il vire au gris, au noir même. Un orage approche, je vois déjà le jaune cireux des éclairs précéder le fracas du tonnerre. Personne à l'horizon, seul le bruit de mes pas m'accompagne et je regretterais presque les insultes. Une herbe frémit, le vent rugit. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je marche seule, les arbres morts défilent de chaque côté de mon champ de vision, cendrés, déformés, torturés. Il me semble que chacun d'entre eux porte un visage larmoyant figé à jamais par l'écorce. Le ciel n'est plus gris, il est écarlate, et la lune semble me regarder d'un air carnassier. Plus aucun son ne retentit, seulement un silence assourdissant et ... des murmures ? Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je marche seule, enfin je crois, plus rien ne défile de chaque côté de mon champ de vision, seule une brume noire, profonde, omniprésente, recouvre tout, m'empêchant de voir à plus de quelques mètres. Des chuchotis résonnent tout autour de moi et résonnent contre des murs que je ne peux pas toucher. Des cris aussi, et des grognements. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance.

Je ne suis plus seule, les ombres m'accompagnent et dansent tout autour de moi dans un ballet frénétique et hors du temps. Leurs silhouettes informes et changeantes m'appellent et m'attirent. Elles tentent de me tirer par les bras, se lamentent, me supplient. Je m'en moque, je ne les écoute pas. Moi, j'avance. Du moins j'essaye ; elles s'accrochent, me retiennent, je me débats mais elles refusent de me lâcher. Pas après pas j'avance, je regarde droit devant moi, vers la lumière. Chaque mouvement est lent, douloureux, mais j'avance.

## Je m'appelle Natan et, enfant, je parlais aux escargots

Ambre Nekert (L3 LLCER Anglais)

J'ai découvert cette faculté quand j'avais neuf ans. À cette époque, je vivais avec mes grands-parents et passais la majorité de mon temps dans leur jardin. Je m'étais construit une petite cabane avec des branches délabrées et je m'y réfugiais pour lire. J'adorais lire et je n'avais personne à qui raconter mes histoires : mes grands-parents se disaient trop vieux pour s'y faufiler, et je n'avais que très peu d'amis. Nous vivions dans une région où il pleuvait beaucoup et, comme les escargots adorent ça, ils avaient formé leur société dans notre cour. Ils étaient mon audience idéale.

Je découvris mon pouvoir un après-midi d'automne. Alors que je lisais *Boucle d'Or et les Trois Ours*, je fus pris par la fatigue et déclarai à mes camarades :

« Je suis désolé, les amis, je suis trop fatigué. Je vous raconterai la suite plus tard. »

Alors que je m'étais levé pour rentrer, j'entendis une voix déclarer :

« Oh déjà ? Oh, s'il te plaît, raconte-nous la suite ! »

Incrédule, je baissai les yeux et vis le grand escargot gesticuler avec la fente baveuse qui lui servait de bouche :

« On a presque fini, s'il te plaît, termine l'histoire ! »

Je me rappelle avoir hurlé de panique et être parti en courant vers ma maison. Mes grands-parents, stupéfaits, m'avaient demandé pourquoi je m'étais soudain mis à crier.

« L'escargot, il a parlé ! Je l'ai vu ! »

Ils ne m'ont évidemment pas cru.

« Mais enfin, Natan, les escargots n'ont même pas de bouche, il est vraiment temps pour toi d'aller dormir ! »

Ils m'avaient alors bordé dans mon lit et je m'étais endormi rapidement, secoué par la frayeur.

Je rouvris les yeux deux heures plus tard, réveillé par un bruit à la fenêtre. Le « grand » escargot était sur le rebord.

« Pss, pss, petit, je ne voulais pas te faire peur ! S'il te plaît, ouvre-moi ! »

Au début, je voulais l'ignorer et rester emmitouflé sous ma couette. Seulement, il se montrait très insistant :

« Allez, s'il te plaît, Natan. »

L'escargot avait une voix douce et grave. Il semblait inoffensif. Il connaissait mon prénom. Ma curiosité prit le dessus : je me levai donc et ouvris la fenêtre. En le regardant de plus près, il n'avait effectivement pas l'air agressif (de toute façon, au vu de sa taille, il n'aurait rien pu faire).

— Je te prie de m'excuser, petit ! Je ne voulais pas te faire peur.

— Comment se fait-il que vous parliez ? Les animaux, ça ne parle pas !

— Eh bien, à force d'entendre tes histoires, nous, les escargots, avons fini par apprendre à parler ! Mais il semblerait qu'il n'y ait que toi qui puisses nous comprendre. Nous avons essayé de discuter avec grand-mère Anna, mais elle ne nous a même pas remarqués ! Nous te remercions par ailleurs pour tes lectures, elles sont une grande source de divertissement !

— Je vous en prie, Monsieur l'Escargot... Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Otto.

— Enchanté, Otto. À quoi ressemble la vie d'un escargot ?

Otto me parla alors du quotidien de leur espèce : à quel point l'automne était leur saison préférée, que la laitue était meilleure quand elle est tendre et que leur coquille s'étendait tout au long de leur vie (d'où sa forme en spirale). En l'espace d'une heure, j'avais découvert un tout nouveau monde. Otto était si gentil ; je ne pouvais pas me lasser de notre conversation. Mais il se faisait tard. On se mit d'accord pour se revoir aussi souvent que possible.

« Sommes-nous amis ? »

« Aussi longtemps que tu vivras. »

Les jours, les semaines et les mois suivants, Otto, ses amis et moi discutons vivement, qu'il pleuve ou qu'il vente. Je me souviens que mes grands-parents étaient très inquiets. J'avais toujours eu une personnalité solitaire et voilà que je conversais avec des escargots au risque de tomber malade ! J'avais beau essayer d'expliquer à mes grands-parents que les escargots me comprenaient, ils ne me croyaient pas et jugeaient que j'avais une bien trop grande imagination.

Vous savez, les escargots sont beaucoup plus intelligents qu'on ne le pense. Ils ont une philosophie de vie qui leur est propre, ainsi que de nombreuses réflexions sur la vie, la mort, l'amour, les étoiles et les rêves.

Malheureusement, ma vie mi-gastéropode, mi-humaine prenait fin à l'arrivée du soleil. Le printemps et l'été étaient des périodes difficiles à vivre : les escargots s'en allaient et je me retrouvais seul. Je m'ennuyais ferme, et me faire des amis devenait de plus en plus difficile. Mes conversations avec les enfants de mon âge me paraissaient vides de sens, comparées à celles que j'entretenais avec mes petits amis.

Le pire advint au moment d'entrer au lycée. Le seul lycée du coin se situait trop loin de chez mes grands-parents et je devais donc vivre à l'internat. Je ne revenais que très rarement les week-ends. Je n'avais d'autre choix que de sociabiliser avec mes camarades de classe et de définitivement dire au revoir à mes amis limaçons.

Cette séparation m'avait anéanti les premiers mois. Seulement, le temps passa et je finis par accepter leur absence. Puis une part de moi les oublia complètement.

J'ai longtemps poursuivi des rêves qui n'étaient pas les miens. J'étais devenu professeur de mathématiques dans une ville où il ne pleuvait jamais, où il ne ventait que très rarement et où il y avait beaucoup à faire. Là-bas, j'ai enfin rencontré le monde, et sa familiarité m'apportait du confort.

Les souvenirs de l'âge d'or me revinrent comme une tornade au moment de la mort de mes grands-parents. J'avais hérité de leur maison et je la visitai quelques jours après les funérailles. Malgré le temps, elle n'avait presque pas changé. J'ai dû m'asseoir un moment tant les larmes ne cessaient de couler. J'avais passé mon existence à essayer de vivre avec les autres, et voilà que ma seule famille n'était plus. J'étais à nouveau seul.

Le jardin, à l'arrière de la maison, était en piteux état. Les mauvaises herbes régnaient sur l'espace. Ma cabane était toujours là, penchée mais debout.

Pour une raison que j'ignore, je m'y faufilai et, presque malgré moi, je murmurai aux feuilles mortes :

« Otto ? »

Silence.

Aucune réponse.

Je restai là plusieurs minutes, muet, comme l'enfant que j'avais été autrefois. J'ai compris que c'était fini.

Autrefois, le monde me parlait.

Et je m'en veux encore de ne pas avoir su garder cette magie tant qu'elle était là.

## Une dernière révérence

Line Joly (Licence pro Métiers du Livre)

Mathilda soupire sous la lumière criarde de la somptueuse salle de bal grmée en salle des fêtes, postée simplement près d'une porte, à proximité de la piste de danse. Aujourd'hui est le jour où Olympe, sa petite sœur, se marie devant toute la famille, entourée de ses fidèles amies. La sœur aînée, âgée de tout juste vingt-deux ans, se retrouve bien seule, malgré le nombre d'invitées enjouées et de beaux jeunes hommes dans les environs.

Pourtant, Mathilda est particulièrement en beauté ce soir : ses cheveux noirs et bouclés sont noués au-dessus de sa tête dans un chignon élaboré mais élégant et moderne, son corps est nappé d'un délicieux vert poudré et parsemé de pierres cristallines, ses mains délicates sont enrobées de gants de dentelle blanche et sur son buste sont placées de fines chaînettes étincelantes. Malgré toute cette parure, Mathilda n'est approchée par aucun prétendant, personne pour saluer la magnificence de sa toilette. Ce qui gêne les gens chez la jeune femme, c'est ce qui se trouve plus bas. Non, il ne s'agit pas de sa paire d'escarpins d'un beau vert forêt. Le problème est que ses pieds sont immobiles, et ce, à jamais.

En effet, Mathilda n'est pas assise dans l'un de ces sièges recouverts de velours rouge destinés aux invités et à leur cavalière afin de se reposer entre deux pas de danse endiablée. Mathilda n'est accompagnée que de son fauteuil roulant. Elle est obligée de traîner cette masse partout où elle doit se rendre. Aujourd'hui encore, la jeune femme ne voit en ce siège qu'un boulet noué autour de sa cheville. Fatiguée par la soirée, elle aurait pu rentrer chez elle. Mais cela lui est interdit ; ses roues ne peuvent lui permettre de descendre les vertigineuses marches en pierre qui entourent cette salle de bal dans laquelle elle a atterri. Devant le château réservé pour l'occasion, il lui était impossible d'entrer comme n'importe quel convive. Sa mère, qui l'accompagnait, s'est tournée vers plusieurs hommes costauds à proximité et leur a demandé d'une voix presque implorante :

« Pouvez-vous venir en aide à ma fille ? Il faudrait qu'on l'aide à monter ces escaliers... »

Elle aussi, sans aucun doute, songeait à lui rendre service. Le regard satisfait de ces hommes, une fois le service accompli, affichant un sourire fier ; assurément, ils se sentaient tels des héros auprès de la mère de la mariée dans la tourmente. Les quelques convives ayant assisté à la scène les avaient même gratifiés de petits applaudissements enthousiastes. Mathilda a donc fait ce que chacun attendait d'elle : elle a lâché un petit sourire entre ses lèvres habilement maquillées. La jeune brune aurait voulu monter d'elle-même ces maudites marches, si hautes soient-elles. Ces actes bienveillants, que Mathilda vit quotidiennement, constamment, inlassablement, elle voudrait tous les refuser avec politesse. Gravier toutes les marches, même celles des plus hautes tours, poussée par la seule force des muscles de ses propres jambes ! Voilà ce dont rêvait la jeune femme. Dire « merde » à tout ce beau monde, lui montrer de quoi elle est capable. Malheureusement pour elle, tout cela est impossible.

Néanmoins, avant, son quotidien était différent ; elle était libre ! Elle courait dans la forêt près de sa maison, elle grimpait à chaque arbre comme il lui plaisait, elle dansait de toutes ses forces dès qu'une mélodie résonnait. Sa petite sœur, l'angélique Olympe, la suivait partout ; elles n'étaient âgées que de huit et cinq ans, mais l'une allait souvent avec l'autre.

Ce type de relation fusionnelle flattait les parents des filles et émerveillait les amis de ces derniers. Pourtant, la petite brune ne se serait pas refusé deux ou trois instants de sérénité, se retrouver elle-même, sans être le théâtre de l'admiration de sa petite sœur blonde.

Un jour comme un autre, la petite Mathilda avait grimpé en haut du grand noyer placé à quelques dizaines de mètres de la maison familiale ; non seulement il lui offrait la possibilité d'avoir une vue imprenable sur toute la nature environnante, son autre atout était de pouvoir l'éloigner de sa sœur un peu trop enthousiaste. Effectivement, Olympe n'était pas assez grande pour tendre les bras jusqu'à la première branche, son corps était encore trop maladroit pour se permettre les mêmes acrobaties que sa grande sœur. Par conséquent, la jeune fille de cinq ans disparaissait dès que Mathilda se nichait dans les bras du noyer.

De son point de vue formidable, entre deux branches, la petite brune vit une biche apparaître au loin. Elle resta bouche bée, admirant le fantastique animal. Une silhouette tachetée se dessina derrière le cervidé... Peut-être était-ce un faon ? Mathilda n'en avait encore jamais vu ! D'un seul bond, elle se dégagea de son arbre fétiche pour s'élancer vers la direction dans laquelle elle crut les avoir aperçus. Bien que sa course fût rapide, elle avait développé une certaine technique lui garantissant un déplacement silencieux. La zone où les animaux avaient été vus se trouvait au-delà d'une petite route très peu empruntée et longeant le terrain de la maison ; Mathilda marqua une pause, entendit au loin une voiture vrombir, et se dit :

« Zut, le bruit risque de faire fuir les cerfs ! Je dois me dépêcher si je veux pouvoir les voir, ou même caresser le petit faon ! »

Donc elle traversa, heureuse de pouvoir peut-être concrétiser son objectif. Une fois la route dans son dos, elle se glissa furtivement entre deux buissons, prête à continuer sa course folle.

– La biche et le faon ne doivent plus être très loin... marmonna-t-elle.

Elle fit quelques pas pendant que les vrombissements s'accrochèrent. Brutalement, un cri strident retentit. Mathilda reconnut tout de suite d'où il était venu. Son sang ne fit qu'un tour, et paniquée, elle revint sur la route longeant son jardin ; et là, la pire scène se joua sous ses yeux. La toute petite Olympe, figée, les jambes flageolantes, faisait face à une voiture lancée à vive allure.

Heureusement pour cette histoire, Mathilda réussit à atteindre la petite blonde. Heureusement, Olympe n'eut aucun mal dans sa chute, excepté une impressionnante croûte sur l'un de ses genoux. Heureusement, les deux jeunes filles s'en sortirent vivantes... Mais, malheureusement, toutes les histoires ne finissent pas toujours bien pour tout le monde. Mathilda aurait dû se douter que, même nichée dans le grand noyer, sa petite sœur l'observait toujours, simplement cachée un peu plus loin. Qu'à force de la suivre perpétuellement, elle avait elle aussi appris à se déplacer en silence dans la forêt. Que partout à la sœur allait, la petite sœur suivait. Mathilda aurait dû savoir tout cela. Le prix de cette erreur fit que, plus jamais, les jambes de la petite brune ne pourraient grimper aux arbres. Plus jamais elle ne pourrait courir dans les fourrés. Plus jamais elle ne danserait. Plus jamais elle ne serait capable descendre ou monter seule les marches d'où que ce soit.

Voilà désormais ce qu'elle est devenue, ce jour précis. Une fois que cette voiture est passée, c'est comme si un mauvais sort lui avait été jeté. Un meuble. Une enfant à vie. Non-accompagnée lors d'une soirée festive. Car, un meuble ou une enfant, ce n'est pas désirable.

Olympe, elle, est devenue une magnifique jeune femme. Elle saute, tournoie, oscille au rythme de la musique. Ses cheveux blonds frétilent dans un mouvement exalté. Bien entendu, personne ne fait attention à la cicatrice qui se dessine sur l'une de ses rotules, révélée entre le tissu de sa robe de mariée par ses pas de danse. Aujourd'hui est le plus beau jour de sa vie, elle porte le sourire le plus radieux parmi ses convives, c'est la plus belle des roses dans un champ de tulipes. Le bellâtre qui est désormais son époux la dévore du regard, les demoiselles d'honneur la couvrent de louanges. Mathilda, qui observe la scène dans le silence, ne lui en veut pas, ne la jalouse pas davantage. Le sort est parfois cruel. C'est ce que se dit la jeune femme, en actionnant les roues de son fauteuil vers la terrasse près de laquelle elle est postée.

Dehors, l'air est bon. Il fait un peu frais pour la saison, mais Mathilda avait l'impression d'étouffer à l'intérieur. Le malaise ressenti tantôt est toujours présent, mais il se montre plus discret. Deux ou trois fumeurs s'attardent auprès d'elle et de son fauteuil, puis continuent leurs échanges. Les quelques autres invités présents à l'extérieur ne prêtent pas attention à elle. L'aînée veut juste profiter à sa façon du lieu splendide, sans devoir supporter des regards apitoyés, enfin. Elle glisse doucement vers la bordure de la terrasse, s'isole de la porte menant à la salle de bal et se positionne près de l'escalier infranchissable menant aux jardins. D'ici, on domine le domaine. Bien que l'ascension des marches du château eût été une épreuve pour les nerfs de Mathilda, cela faisait un moment qu'elle ne s'était pas trouvée à un point aussi haut ; elle compte bien en profiter. Elle s'accoude alors sur la balustrade de la terrasse, se plaisant à admirer la vue. Quand elle redresse la tête, une lune brillante lui éclaire le visage... Mathilda éprouve un sentiment d'apaisement monter en elle.

Tout à coup, un bref « Tac » se fait entendre, interrompant ses pensées mélancoliques. Elle tourne le regard tout près de son avant-bras, de là où vient ce son, sans trop savoir à quoi s'attendre. De splendides chaussures de ville, des derbys noirs lustrés, se trouvent à quelques millimètres d'elle. Mathilda est interloquée et hausse ses yeux jusqu'à des jambes, un torse... Une silhouette portant un haut-de-forme se trouve là ! Juste à côté d'elle, debout sur la balustrade ! Elle se redresse d'un coup dans son fauteuil, laissant échapper un souffle de surprise.

« Bonsoir, mademoiselle. »

La silhouette s'élanche dans une révérence cérémonieuse, se pliant sur le rebord de la terrasse en ignorant la gravité. Mathilda est si impressionnée qu'aucun mot ne lui vient.

« Comment se passe votre soirée ? Permettez-moi de vous dire que vous êtes tout bonnement magnifique », enchaîne la silhouette mystérieuse d'un calme royal.

La jeune femme n'en croit pas ses yeux. D'où vient cet homme ? Devant le silence de Mathilda, il se tourne – toujours sur la balustrade – vers la lune qu'elle était en train de regarder.

« Ne jalousez pas cet astre merveilleux, votre beauté n'a rien à lui envier.

– ... Qui êtes-vous ? arrive finalement à articuler la jeune brune.

– Moi ? Oh, je ne suis qu'un simple promeneur », répond l'homme avec un naturel déconcertant, en faisant un signe de tête vers sa direction.

Mathilda prend un moment pour comprendre le mystère de cette apparition. L'obscurité masque ses traits, caché sous son chapeau. Il n'y a que la Lune pour dessiner le contour de son corps. C'est un homme longiligne, portant un costume distingué mais simple, il porte des gants blancs, est habillé d'une chemise blanche dissimulée sous un veston et une veste en queue-de-pie noirs. De son visage il n'est possible de voir que ses pommettes saillantes, sa mâchoire ciselée, ses dents blanches. Remarquant qu'elle est en train de l'observer, il se penche vers elle de toute sa hauteur, tend sa main droite vers elle, et, après un grand sourire, lâche :

« Vous dansez, mademoiselle ?

– Qu... Moi ? se crispe la jeune femme.

– Qui d'autre ? Il n'y a que nous ici, » continue l'homme.

Elle n'arrive pas à lire ses intentions. Il voit bien le fauteuil, non ? Mathilda essaie de discerner son regard, pour savoir s'il semble aussi sérieux que son ton le laisse croire.

« Voulez-vous danser avec moi ? insiste-t-il.

– ... Mais vous voyez bien que c'est impossible ! ... rétorque-t-elle finalement.

– Pourquoi dire cela ? »

La silhouette se redresse pour hausser les épaules et poursuit :

« Vous êtes dotée d'un charme tout simplement époustouflant. Je ne peux me contraindre à croire que, pour la plus belle femme qu'il m'ait été donné de voir, il soit impossible de pouvoir danser si telle est votre volonté. »

Il se penche une nouvelle fois vers la jeune femme, toujours niché en hauteur. L'homme réitère sa révérence, cette fois-ci avec son haut-de-forme à la main, dévoilant ainsi son visage.

« Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur d'une danse ? »

Comme hypnotisée, sans savoir réellement pourquoi, Mathilda lève légèrement sa main gauche vers sa direction. Comme en un seul geste, la silhouette place son couvre-chef sur son crâne, attrape la main de la jeune femme... Brutalement, le corps de Mathilda se met à peser moins d'un gramme ; les muscles de ses jambes frissonnent comme ils ont pu le faire par le passé, lui permettant de se redresser avec une facilité déconcertante. Pourtant c'est comme si Mathilda elle-même ne se rendait compte de rien. Les yeux noyés dans le regard de la silhouette, elle s'éloigne du sol, comme envolée, pour arriver jusqu'à la balustrade sans le moindre effort.

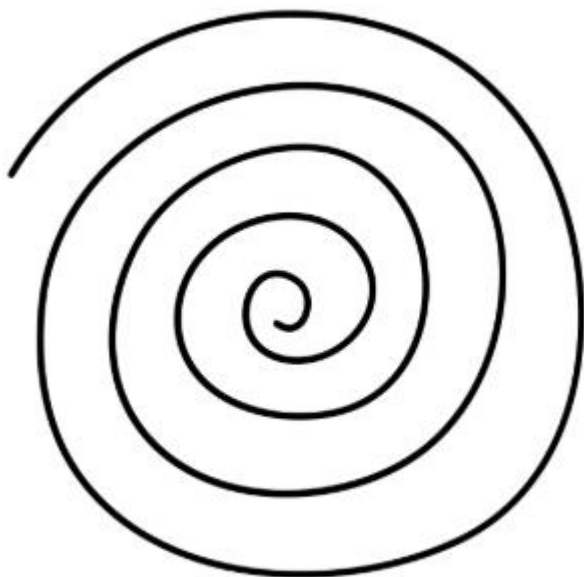
« Oui, je le veux. »

Une musique se met à retentir dans l'air. Un air de valse. La silhouette accompagne le corps de Mathilda, debout sans aucune difficulté, sur la balustrade pourtant mince, contre son costume. Le mystérieux promeneur positionne la main gauche de la jeune brune contre sa taille, tient sa main droite dans la sienne. Ensemble, comme un seul corps, ils tournoient sur le rebord de la terrasse. Tout à leur danse exaltée, aucun des deux ne souligne que le sol

semble disparaître de sous leur pied : leur corps se hisse dans le ciel étoilé à chaque tour de valse. Comme elle a laissé son fauteuil roulant derrière elle, celui-ci se met à dévaler les hautes marches de la terrasse jusqu'au jardin dans un vacarme assourdissant ; cependant Mathilda ne semble rien remarquer, portée par la musique et cet instant de pur bonheur. La jeune femme affiche un sourire rayonnant, disparu trop longtemps jusqu'alors. La silhouette lui rend ce sourire de toutes ses dents. Éclairé enfin par les lumières ornant le château, la blancheur de son visage se révèle. Les orbites vides de son crâne deviennent visibles. La froideur de son contact s'explique par son manque de vie, trahie par son absence de peau et de chair sur sa personne. Cependant, Mathilda sourit de plus belle. La danse se poursuit si longtemps que tous deux se distinguent à peine près de la Lune, dans le ciel là-haut, nichée au centre des astres. Peu à peu, le squelette emporte la jeune femme dans les cieux, irradiant tous deux de sérénité et de paix.

Néanmoins, en bas, il y a un réel contraste. Tout le parterre d'invités, les mariés, la famille s'y sont réunis. Olympe hurle à la mort ; tous sont tournés vers les jardins, où le fauteuil roulant a atterri, en bas des escaliers. Tous affichent une mine atterrée. Les larmes coulent sur les joues de certains, d'autres sont trop horrifiés pour réussir à exprimer la moindre émotion. Un nom est crié, plusieurs fois. Ce soir, Mathilda est partie d'elle-même. Rien n'était planifié, elle n'a eu besoin de prévenir personne, comme ce qu'elle voulait.

# ***POESIE***



**Spiral**  
Julia Carneiro

Je marche dans un cercle que mes pas inventent.  
Le sol se souvient mieux de moi que moi de lui,  
et chaque empreinte est une question posée au temps.

Je n'ai pas de boussole, seulement des habitudes,  
des gestes répétés jusqu'à devenir des prières muettes.  
Le matin s'ouvre comme une paupière fatiguée,  
et je bois la lumière comme on boit un aveu trop tardif.

Les villes passent en moi sans laisser d'adresse,  
elles me parlent avec des voix de métal et de pluie.  
Je traverse des noms que je ne retiens pas,  
des visages que je confonds avec des miroirs.

Tout ce que je touche se transforme en distance,  
tout ce que j'aime devient une forme de silence.  
Je croyais avancer, mais c'était le monde qui tournait.

Les saisons changent de manteau sans me demander mon avis.  
L'été transpire ses promesses, l'hiver les reprend.  
Entre les deux, l'automne écrit des lettres que le vent déchire,  
et le printemps recommence sans se souvenir d'hier.

Je parle au passé comme à un vieil ami  
qui embellit toujours les mêmes histoires.  
Il me dit : « Tu étais plus courageuse que tu ne le penses »,  
et je lui réponds : « Tu mens avec tendresse ».

Le futur, lui, ne répond jamais.  
Il laisse ses messages en suspens,  
comme une respiration retenue trop longtemps.

Il y a des jours où je me sens multiple,  
fragmenté en versions contradictoires.  
Celle qui ose, celle qui fuit,  
celle qui observe depuis le bord d'elle-même.

Je rassemble ces morceaux comme on recolle un vase fêlé,  
en sachant que les fissures resteront visibles,  
et que c'est peut-être cela, la beauté.

J'ai appris à aimer les détours,  
car la ligne droite me fait peur.  
Elle promet trop, elle exige trop,  
elle prétend savoir où elle va.

Moi, je préfère les chemins qui hésitent,  
ceux qui se perdent dans l'herbe haute,  
ceux qui reviennent sur eux-mêmes sans s'excuser.

La nuit me parle dans une langue lente.  
Elle étire les ombres, elle assombrit les certitudes.

Sous son manteau, je deviens plus honnête,  
moins pressée de répondre,  
plus disposée à écouter ce qui tremble.

Les étoiles ne donnent pas de conseils,  
elles observent, patientes, nos erreurs répétées.  
J'ai cru que comprendre suffisait.

Mais comprendre n'empêche pas de tomber.  
On peut nommer le vide et y glisser quand même.  
On peut analyser la douleur  
et la sentir mordre avec la même précision.

Alors j'ai cessé de vouloir tout expliquer,  
et j'ai commencé à simplement rester.

Rester avec la joie quand elle passe,  
même si elle ne s'attarde pas.

Rester avec la peine quand elle insiste,  
sans chercher à la chasser trop vite.

Rester avec moi-même, surtout,  
dans les moments où je préférerais disparaître  
dans le bruit confortable des autres.

Il y a des mots que je porte depuis longtemps,  
des mots jamais dits, jamais écrits.  
Ils pèsent moins que le silence,  
mais plus que je ne l'admets.

Parfois, ils remontent à la surface  
sous la forme d'un soupir,  
ou d'un regard qui dure une seconde de trop.

Je me souviens des promesses faites sans témoin,  
de celles qu'on ne peut pas trahir sans se reconnaître coupable.  
« Je ferai mieux », « je prendrai le temps »,  
« je n'oublierai pas ce qui compte ».

Ces phrases me suivent comme des ombres fidèles,  
elles s'allongent quand le soleil décline,  
elles se raccourcissent quand je fais semblant d'  
y croire.

Le monde aime les lignes claires,  
les débuts nets et les fins bien rangées.

Moi, je vis dans l'entre-deux,  
dans les phrases inachevées,  
dans les décisions reportées à demain.

Ce n'est pas de la lâcheté,  
c'est une manière maladroite de respirer.  
J'ai appris que l'identité n'est pas un point fixe,  
mais un mouvement lent, presque imperceptible.

On devient quelqu'un sans s'en rendre compte,  
comme on vieillit, comme on s'attache.

Un jour, on se retourne  
et on reconnaît à peine celui qu'on était,  
sans savoir s'il faut le remercier ou lui en vouloir.

Les autres me voient marcher droit,  
ils ignorent les cercles que je trace à l'intérieur,  
ils ne savent pas combien de fois  
je reviens aux mêmes questions,  
aux mêmes peurs, aux mêmes élans.

Si la vie est une route,  
alors la mienne est une spirale.  
Je ne cherche plus la sortie.  
Je cherche le rythme.  
Ce battement régulier qui dit :  
« Tu es encore là, et c'est suffisant ».

Chaque pas répété devient une forme de musique,  
chaque retour une variation,  
chaque chute une note tenue.

Quand je tomberai enfin,  
ce ne sera pas une fin, mais une pause.

Le cercle continuera sans moi,  
ou peut-être à travers moi.

Quelqu'un d'autre marchera là où je suis passé,  
et croira inventer son propre chemin,  
sans savoir qu'il répète un geste ancien.

Alors je marche, encore,  
sans commencement clair, sans conclusion nette,  
portant mes questions comme des lanternes imparfaites.  
Je marche parce que rester immobile serait mentir,  
et parce qu'avancer, même en rond,  
est une manière discrète d'espérer.

Je marche dans un cercle que mes pas inventent.

**CENTRIPETAL (Triptych)**  
Conrad Delage (L3 LLCER Anglais)

I. THE HEAVENLY MUNDANE

I wake up to the sound of the alarm  
Then I turn on my razor, and shave.  
A sweet croissant, warmed in the microwave  
Everything is fine when I'm out of harm  
All the pieces fit in the puzzle  
I should enjoy the drink I guzzle, but  
It's when you think you're safe and sound  
That everything is spiraling down

II. AND THE LEAVES USHERED ME

Out of place,  
Though every corner knows my face.  
Out of time,  
Am I complacent, or wasting mine?  
I never left; I would not dare believe.  
The spiral tightened underneath.  
Everything crumbles into barren heath.  
The Fall of the House of Leaves.  
Trapped in this jigsaw, I am obsolescent.  
Only two things on earth: Isolation and gloom  
It doesn't matter which room. All the puzzles I saw  
Surround in a crescent my weak and dying mirth.  
And to think I was safe and sound  
I was in fact spiraling down.  
I contemplate and wonder when I went infect.  
Transmogrified into a prey, a bug, an insect.

III. HYMENOPUS CORONATUS

Behold! The brave and bright bumbling young bee  
Bedazzled by nature's bittersweet blossom.  
The vibrant wings beat toward the noble honey  
Of the most blessed orchid she can fathom.  
Stillness is expected from the flower  
Patiently awaiting the striped insect  
Who will be extracting the yellow flour,  
Spreading its offspring; a deal, not an insult.  
But treacherous is the evil orchid  
For with her deadly petals, she made a mess  
The now bloody bee was blind, I must confess  
My snafu was fatal; the result morbid  
I had no other choice but to conceal  
The victorious flower had found its meal.

# ***COMPTES-RENDUS***



***Le Bleu n'abîme pas (Anouk Schavelzon)***  
Amandine Boruta (M1 FABLI)

Anouk Schavelzon met la barre haut avec son premier roman *Le bleu n'abîme pas*. Elle nous offre à travers son œuvre une palette d'écriture riche en images qui peignent le récit d'une jeune femme métisse confrontée à la réalité de la société et de ses origines.

Ancienne étudiante en Master à Paris 8 en études littéraires et théâtrales, Anouk Schavelzon se consacre à sa propre pratique de l'écriture avec son collectif « Textape » qui regroupe des écrivains et écrivaines afin de mettre en voix et partager leurs créations littéraires. *Le bleu n'abîme pas* est le premier roman de la jeune femme. Bien que publié en août 2024 par les éditions du Seuil en vue de la rentrée littéraire, il connaît son premier public par la mise en voix de certains passages au cours des représentations données par la jeune autrice au sein de son collectif. Pour elle, la littérature doit être entendue et de cette manière, elle en est plus accessible et devient un moment de partage. C'est une autofiction dans laquelle Luna, le personnage principal, fait face à sa condition de jeune femme métisse. Non pas seulement envers la société mais également envers elle-même. Elle dénonce les discriminations qu'une femme peut rencontrer dans la société, qui plus est quand elle est d'origine étrangère, à travers une série d'expériences banalisées par nos pairs. De plus, ce récit est également l'occasion de renouer avec un passé fragmenté en faisant face à la mémoire culturelle que sa famille porte en elle.

« D'où viens-tu », cette question est souillée dès les premières pages du roman par l'individu qui l'agresse dans ce bar pour ses origines. Elle reviendra au cours du récit comme le fil conducteur de l'histoire. Le texte de Schavelzon s'articule autour de cette question d'identité, cette phrase qui peut paraître évidente au premier abord, souligne le poids des difficultés et des enjeux qu'elle renferme pour l'autrice. Anouk Schavelzon met en forme un récit fragmentaire à l'image de *Beloved*, une œuvre de Toni Morrison qui l'inspire beaucoup à travers son livre : « Le feu Au feu Au feu // Dans le sommeil, les mots n'ont pas de sens. // Tu ne perçois que l'agitation des voix. // Des voix d'hommes. // Elles se répercutent contre les briques rouges. // Elles rebondissent sur l'argile de l'immeuble : // Le feu Au feu Au feu Le feu. » Elle varie entre écriture lyrique, monologue intérieur et sous-conversations évoquant Nathalie Sarraute. De ce fait elle donne vie à un texte rythmé par une plume poétique qui fait résonner son goût pour la littérature orale, allant de la description romanesque à un récit inspiré de la poésie contemporaine. Elle ne joue pas seulement sur les ruptures entre les registres littéraires, mais également sur la mise en page de son roman. La fragmentation est visible dans la mise en forme avec des textes espacés comme dans l'un des chapitres de fin de *Beloved*. C'est un effet qu'elle met en avant afin d'illustrer la manière dont son héritage mémoriel est transmis : par le biais de conversations et d'informations qui vont et viennent au fil de l'âge, une sorte de "mythologie familiale". C'est une protagoniste perdue entre ce que la société fait d'elle et ce qu'elle est réellement, en proie à un questionnement sur son image, ses formes mais également sur son identité et sa mémoire culturelle.

*Le bleu n'abîme pas* n'est pas un titre choisi au hasard. Anouk Schavelzon nous montre son attachement aux couleurs dès la première page du livre en introduisant son atmosphère : « Avant tout était rouge [...] La maison était rouge. Tu as tout repeint [...] En bleu. » Dès sa

première prise de parole l'autrice nous expose l'importante place que prend la couleur dans ses souvenirs : son besoin de s'y accrocher et sa façon d'y rattacher des moments ou des émotions. Cette importance est renforcée par la citation tirée de *Beloved* au début du livre. Dans cette œuvre engagée sur la condition des femmes noires durant l'esclavage et la ségrégation, Toni Morrison redonne voix à une histoire chargée de terreur. Shavelzon cite dans son œuvre Baby Suggs, personnage du roman évoquant le réconfort qu'elle trouve dans les couleurs qu'elle visualise : « Yes it is. Blue. That don't hurt nobody. Yellow neither. » Dans une interview organisée par la librairie Mollat, l'autrice souligne ce lien personnel qu'elle entretient avec Baby Suggs, l'idée que la couleur (en l'occurrence le bleu) témoigne de son réconfort. C'est une couleur inoffensive qui couvre la mémoire traumatique du personnage mais aussi de notre autrice.

Le bleu représenté dans l'œuvre de Schavelzon se dégrade à mesure que la protagoniste évolue dans sa quête. Au début, ce bleu est vu comme une nappe, une image poétique pour recouvrir de visions inoffensives ses souvenirs violents. Il est toutefois utilisé comme un moyen d'effacer les caractéristiques de sa famille et de ses origines. Elle commence à se questionner et à sortir de ce confort, de l'immobilité, afin de se réapproprier son corps mais également ses racines. Les deux romans abordent l'importance des couleurs dans leur vie, l'évasion qu'elles représentent. À la différence de Mamie Suggs qui a trop vécu et subi les violences dues à ses origines, Luna cherche à s'émanciper de ce confort qu'est la couleur bleue pour se confronter à son histoire familiale et à son métissage.

## Compte rendu : Conférence sur la Misopédie 9 – 10 octobre 2025

La conférence portait sur le thème de la misopédie, c'est-à-dire la dévalorisation systémique et la dénigration des enfants dans nos sociétés. Les intervenants ont exposé leurs points de vue sur cette question. Parmi eux figuraient John Wall, philosophe à l'Université Rutgers, et Daniel Delanoë, psychanalyste. Leurs approches étaient très différentes – l'une politique et éthique, l'autre psychanalytique – mais leurs interventions ont, ensemble, mis en lumière la profondeur de la haine des enfants et de la domination adulte enracinées dans nos cultures.

### John Wall

#### La dimension politique et éthique de la misopédie

John Wall, philosophe américain, a abordé la question de la dévalorisation des enfants sous un angle politique et social, cherchant à défendre les droits des enfants. Il définit la *misopédie politique* comme l'ensemble des attitudes, institutions et discours qui réduisent les enfants au silence ou les marginalisent. Il commence par rappeler que des expressions comme « ne sois pas enfantin » traduisent un préjugé social profondément ancré contre l'enfance. Cette phrase, souvent dite sans y réfléchir, montre une hiérarchie cachée : elle place l'âge adulte comme une norme supérieure et fait de l'enfance une sorte de manque. Selon John Wall, notre société oppose les adultes et les enfants : les premiers sont vus comme rationnels, autonomes et pleinement humains, alors que les seconds sont considérés comme émotifs, dépendants et « pas encore accomplis ».

Wall rapproche ensuite cette façon de voir du colonialisme. De la même manière que les peuples colonisés étaient jugés « immatures » pour justifier leur domination, les enfants d'aujourd'hui sont perçus comme incapables. On les écoute, mais leurs paroles comptent peu : ils peuvent s'exprimer, mais leurs opinions n'ont pas de véritable poids dans les décisions politiques ou sociales. En citant John Locke, Wall rappelle que le philosophe décrivait l'enfant comme une *tabula rasa*, une page blanche, ce qui a contribué à l'idée que seuls les adultes détiennent un savoir rationnel. Cette vision reste présente aujourd'hui : quand un enfant dénonce une injustice, on pense souvent qu'il « ne comprend pas ».

Wall appelle cette idéologie *l'adultisme* : un système qui maintient le pouvoir des adultes en privant les enfants du leur, à l'image du patriarcat ou du racisme. Comme le féminisme ou la théorie queer, l'enfantisme (*childism*, concept qu'il a lui-même développé) cherche à déconstruire cette hiérarchie et à créer une société plus inclusive, fondée sur l'écoute et l'autonomie partagée. Il critique aussi l'idée que les enfants doivent être « protégés » en étant exclus du pouvoir : selon lui, cette protection sert surtout à renforcer la domination des adultes.

Pour illustrer cela, il évoque le droit de vote des enfants. D'après lui, les démocraties modernes les excluent non pas parce qu'ils ne comprendraient pas les enjeux, mais parce que la société refuse de les voir comme de vrais sujets politiques. « Les adultes ne représentent pas toujours bien les intérêts des enfants », remarque-t-il. Pour qu'une démocratie soit vraiment inclusive, il faudrait repenser le vote et imaginer un système où les générations dépendent les unes des autres.

En conclusion, John Wall explique que les enfants représentent ce que nos sociétés cherchent à contrôler et à dominer. Remettre en cause l'adultisme, c'est aussi questionner d'autres formes de pouvoir, comme le patriarcat. Le but n'est donc pas seulement de « protéger » les

enfants, mais d'apprendre à voir l'humanité à travers leur regard – une humanité où la dépendance et les liens entre les êtres deviennent une vraie force, plutôt qu'une faiblesse.

### **Daniel Delanoë** **Psychanalyse et culture de la violence**

La seconde partie de la conférence, animée par le psychanalyste Daniel Delanoë, abordait la misopédie à travers l'histoire de la psychanalyse. Son intervention, intitulée « *Misopédie en psychanalyse : culture du viol et inceste des enfants* », interrogeait la manière dont la théorie psychanalytique a contribué, historiquement, à légitimer la domination adulte et la violence sexuelle envers les enfants.

Delanoë est récemment revenu sur un moment fondateur : l'abandon par Freud de sa théorie de la séduction. En 1895-1896, Freud considérait que l'hystérie résultait de cas réels d'abus sexuels subis dans l'enfance. Après de ses patientes, il écoutait leurs récits pour les relier à des événements réellement subis : souvent d'inceste. Or en 1897, il rejette subitement cette théorie, invoquant que ces récits étaient des productions fantasmatiques et non des souvenirs - en partie parce que croire ces premiers aurait signifié accuser les pères, le sien peut-être. Une telle conversion ou renversement avait des conséquences majeures, déplaçant la responsabilité du coupable vers la victime.

Les enfants ne furent plus vus comme des survivants de violences réelles, mais comme des êtres animés de « désirs inconscients » envers leurs parents. Cette interprétation donna naissance au complexe d'Œdipe, fondement de la psychanalyse moderne. Pour Delanoë, ce fut la trahison originelle de la psychanalyse : Selon Daniel Delanoë, Freud aurait contribué, par l'abandon de la théorie de la séduction, à une culture qui minimise la parole des victimes. Ainsi, la réalité de l'inceste fut remplacée par le fantasme du désir, érigeant toute une discipline sur le déni de la violence sexuelle.

Pour illustrer cette dérive, il a évoqué le cas de Dora, une adolescente patiente de Freud. Harcelée par un ami de son père, Dora fut accusée par Freud d'avoir « provoqué » inconsciemment cet homme et même d'avoir été flattée par ses avances. Sa parole fut discréditée, et sa souffrance, réduite à de « l'hystérie ».

Pour Delanoë, ce cas incarne parfaitement la logique patriarcale de la psychanalyse naissante : l'agresseur est excusé, la victime blâmée. Cette logique se retrouve plus tard chez Lacan ou encore Daniel Delanoë a cité une phrase attribuée à Françoise Dolto, qu'il interprète comme révélatrice d'un courant patriarcal dans la psychanalyse.

Delanoë distingue aujourd'hui deux courants au sein de la psychanalyse moderne : un courant dominant et patriarcal, qui continue de défendre l'autorité adulte et un courant critique et minoritaire, représenté par Ferenczi, Masson et Delanoë lui-même, qui cherche à affronter la violence et le silence imposés aux victimes.

### **Lien personnel**

Écouter ces conférences m'a fait réfléchir sur la manière dont la misopédie et l'adultisme dépassent largement la question de l'enfance : ils révèlent une structure de pouvoir plus profonde, qui façonne l'identité humaine elle-même. Dans mon propre projet de mémoire, où je réinterprète l'histoire d'Achille et de Patrocle, je réalise que ces personnages vivent eux aussi sous des systèmes d'autorité hérités – les attentes des héros, des dieux et des pères. Comme les enfants dans la théorie de John Wall, ils sont privés d'autonomie et contraints de

porter les idéaux des autres. Voir leur tragédie sous cet angle me permet de questionner la manière dont les sociétés, anciennes comme modernes, répètent sans cesse le même schéma : réduire au silence ceux qu'elles ne jugent « pas encore prêts » à parler pour eux-mêmes.

### **Conclusion**

Les deux interventions ont abordé la misopédie sous des angles différents mais convergent vers la même constatation : nos sociétés reposent sur la mise au silence systématique des enfants. John Wall a montré comment les systèmes politiques et philosophiques normalisent cette hiérarchie sous couvert de protection et de rationalité, tandis que Daniel Delanoë a démontré comment la psychanalyse, censée guérir, a perpétué cette violence à travers le déni et la justification intellectuelle.

Leur analyse commune révèle une vérité dérangeante : la misopédie, cette haine implicite des enfants, n'est pas toujours bruyante ni visible. Elle se cache dans la langue, les institutions et les théories que nous jugeons progressistes. Comme le sexisme, le racisme ou l'homophobie, elle s'est banalisée au point de ne plus susciter de questionnement. Pour lutter contre la misopédie, il faut d'abord apprendre à la voir.